



RENCONTRE AVEC...
**Philippe Caubère, un itinéraire solitaire
vers un théâtre hors normes**

Rencontre avec...

Philippe Caubère,

le théâtre

hors normes

Le voilà reparti pour l'un de ces marathons solitaires dont il a le secret depuis vingt-cinq ans. En jouant l'intégrale de « L'Homme qui danse », au Théâtre du Rond-Point à Paris, Philippe Caubère pourrait bien clore une aventure théâtrale extraordinaire. Mais peut-il vraiment s'arrêter, le conteur infatigable de sa propre vie ?

REPÈRES

1950

Naissance
à Marseille.

1971-1976

Comédien au
Théâtre du Soleil,
auprès d'Ariane
Mnouchkine.
Joue *1789*, *1793*
et *L'Âge d'or*.

1978

Met en scène
et joue *Dom Juan*
de Molière au
Théâtre du Soleil.

1979

Lorenzaccio à
l'Atelier-théâtre de
Louvain-la-Neuve,
mise en scène
d'Otomar Krejca.

1981

Création de
La Danse du diable.

1983

Début
des improvisations
pour un ensemble
de pièces
(*Ariane ou l'Âge
d'or*, *Ariane II*, *Les
Enfants du soleil*,
La Fête de l'amour.)

1989

Au cinéma,
joue dans *La Gloire
de mon père*
et *Le Château
de ma mère*
d'Yves Robert.

1996

Sortie des *Enfants
du Soleil* de
Bernard Dartigues.

2000

Création au
Festival d'Avignon
de *Claudine
et le théâtre*,
début de
L'Homme qui danse.

2006

Intégrale de
L'Homme qui danse
au Théâtre du
Rond-Point à Paris.

LA FARE-LES-OLIVIERS (Bouches-du-Rhône)

De nos envoyés spéciaux

Les mathématiques, pas plus que la géographie, ne font partie des disciplines favorites de Philippe Caubère. Ne lui demandez pas combien il interprète de personnages dans les spectacles-fleuves qu'il mène en solitaire depuis vingt-cinq ans, avec quelques accessoires pour tout bagage, « *je n'ai jamais su compter* », répond-il, en laissant rouler un franc éclat de rire. En voiture, l'héritier direct de Molière et des saltimbanques de la commedia dell'arte ne sait pas évaluer les distances, ce qui doit bien provoquer les éclats de colère dont il avoue être capable. Chef d'un chantier théâtral qu'il n'a cessé de peaufiner, capitaine d'un bateau artisanal qu'il protège de la dérive par d'homériques coups de gueule qui ont fait fuir plus d'un machiniste, Philippe Caubère sait pourtant où il va.

L'animal de scène a son terrier, il connaît ses racines. Quand la lumière des projecteurs et les rires du public ne l'électrisent pas, c'est à la Fare-les-Oliviers, au soleil de la Provence et dans le chant assourdissant des cigales qu'il trouve refuge. Son antre ? Un ancien relais de chasse, entouré d'oliviers, qui appartenait à son grand-père. Dans le vaste salon qui fait aussi office d'espace de répétition, c'est le souvenir de la grand-mère qui attire l'attention.

Au mur, à côté des projecteurs, un crucifix. Le petit-fils de 56 ans manie l'affection caustique. « *Les crucifix, je n'ai pas pu tous les conserver, il y en avait partout. Mais celui-là, je l'ai gardé. Il continue à veiller sur la maison.* » Chez Caubère le révolté, l'athée qui ne croit plus au ciel, l'expérience théâtrale a quelque chose de mystique. « *C'est mon chemin de Damas* », dit-il. Sa prière, c'est la conversation ininterrompue, par-delà la mort, qu'il entretient avec cette mère, Claudine, dont il a fait le personnage principal de ses marathons en solo.

Est-ce un hasard si sa première représentation publique lui a apporté une forme de « *révélation* » ? Le gamin timide – est-ce possible ? – de l'école Sainte-Marthe à Marseille avait accepté de jouer le rôle de la poissonnière dans *La Pastorale*,

cette crèche vivante qui rassemble des comédiens amateurs. Sa costumière et maquilleuse n'est autre que sa grand-mère, et son père, qui rêvait d'être comédien, lui sert de professeur d'art dramatique, méthode Stanislavski, en l'entraînant sur le Vieux-Port pour observer les vendeuses à la criée... L'interprétation lui vaut son premier succès en même temps qu'elle lui fait découvrir le plaisir fantastique de la métamorphose, la joie de conquérir le public et l'aspect éphémère des critiques des journalistes.

L'adolescent se rêve curé. Pour combiner son aspiration spirituelle et ses premiers élans cabotins : « *Pour moi, le prêtre qui faisait son sermon en chaire, c'était déjà du théâtre.* » S'il s'engage dans la prêtrise, ce sera pour ressembler à Don Bosco. « *Je voulais être avec les pauvres et les bandits.* » Au grand dam de sa mère, il se détourne de sa vocation religieuse. « *Pour se consoler, elle disait que j'étais le curé du théâtre et elle n'avait pas complètement tort. Je crois qu'il y a une inspiration spirituelle dans mon travail. Et n'allez pas penser que je dis ça parce que je m'adresse à La Croix...* »

Muscles saillants et regard de fer, l'homme est trop entier pour qu'on le soupçonne de « *nous servir la soupe* », selon l'une de ces expressions imagées qu'il convie sans détour dans une langue franche et directe. Le soupçon levé, il poursuit. « *Je pratique le théâtre de façon militante, avec l'ambition artistique de trouver une forme de pureté. Je le conçois comme un partage avec tous, sans l'exclusive qu'on peut trouver dans un parti. Un peu à la manière de Jean Vilar qui voulait rassembler les ouvriers comme les bourgeois* », dit l'ancien communiste, tout récemment encarté au Parti socialiste pour peser sur le choix du futur candidat à la présidentielle.

Un jeu débarrassé des conventions et fondé sur l'improvisation

Longtemps, il a caressé l'idée d'interpréter, « *sur le mode comique* ! », une vie de Jésus – « *un Jésus furieux qui ne laisse rien passer, s'en prend aux apôtres, bouleverse l'ordre établi et chasse les marchands du temple* » – mais il n'a plus l'âge du rôle... Son corps d'athlète qu'il met à rude épreuve au long des marathons scéniques bout encore de cette violence qu'il a longtemps considérée comme « *inavouable* », « *parce qu'elle était le fondement de la théorie révolutionnaire* ».

C'est au théâtre qu'il a fait sa révolution, là où il se « *sent avoir du courage* ». Il déteste les termes de « *performance* » ou d'« *exploit* » mais a inscrit son parcours artistique dans une forme de défi permanent. S'est embarqué dans une course folle de montagnes russes où les bonheurs indescriptibles succèdent aux angoisses les plus aiguës. Chez Ariane Mnouchkine, la mère nourricière du Théâtre du Soleil, il

a tout appris, lui qui se rêvait en Gérard Philipe. L'authenticité d'un jeu théâtral, débarrassé des conventions et fondé sur l'improvisation. L'extrême rigueur impulsée par la maîtresse des lieux qui poussait les acteurs jusqu'aux limites d'eux-mêmes. Mais Mnouchkine la bienfaitrice, « le super-être humain qui dégage une merveilleuse poésie », c'est aussi le fantôme qui hante ses nuits. Le rappel incessant d'une blessure jamais cicatrisée après son départ du Théâtre du Soleil. « Elle est en profond désaccord avec ce que je fais, elle ne reconnaît pas la valeur artistique de mon œuvre alors qu'elle m'en a enseigné la grammaire. C'est insupportable. » Un jour, « sous la pression de (son) entourage », il lui téléphone pour la prévenir qu'il lui a consacré un spectacle et s'enquiert d'un éventuel procès qu'elle lui intenterait. « Je me suis fait copieusement engueuler. Elle m'a répondu que la liberté de l'artiste était sacrée à ses yeux. »

« C'est le public qui lève mes doutes. Quand je vois 70 % de spectateurs de moins de 25 ans, ça fait reflourir un truc que je croyais mort. »

Cependant, et contrairement à une légende tenace, elle ne viendra jamais assister à une représentation d'*Ariane*. Elle en aurait pourtant l'occasion, ces jours-ci, au Théâtre du Rond-Point à Paris, puisque Philippe Caubère reprend l'intégrale de *L'Homme qui danse*, dont *Ariane* est le cinquième des six volets... Est-ce la fin d'une aventure hors normes commencée en 1980 avec *La Danse du diable* ?

À l'époque, il improvise une multitude de scènes tirées de ses propres expériences après avoir tenté, en vain, d'écrire une « vraie » pièce. Clémence Massart et Jean-Pierre Tailhade, les complices des premiers jours, le persuadent qu'il tient là une matière formidable. L'auto-fiction théâtrale, déclinée en d'innombrables épisodes qui finissent par former des cycles. « Je n'ai rien inventé, se défend-il. Molière, Céline ou la comique suisse Zouc l'avaient fait avant moi. »

Ont-ils éprouvé la même douleur à coucher sur le papier le torrent de mots déversé à l'oral et minutieusement enregistré sur un petit magnétophone, à ajuster cette « langue debout » qui n'a rien à voir avec une écriture figée ? « Parler de souffrance serait exagéré car la résolution est magnifique. De toute façon, c'est le public qui lève mes doutes. Quand je vois 70 % de spectateurs de moins de 25 ans, ça fait reflourir un truc que je croyais mort. »

Caubère le terrien plaide pour un théâtre du concret, fondé sur l'humanité des personnages, à l'opposé d'un « théâtre des idées » qu'il juge avec sévérité. « Il n'y a rien de plus difficile que de représenter la réalité. J'aime bien l'écriture d'un Olivier Py, lyrique mais compréhensible. Mais je préfère le style d'un Jean-Louis Hourdin, d'un Jean-Michel Ribes, d'un Dubillard et pardessus tout de Raymond Devos », explique-t-il en fustigeant les « sous-Beckett » qui l'ennuient prodigieusement...

Un corps mis à rude épreuve

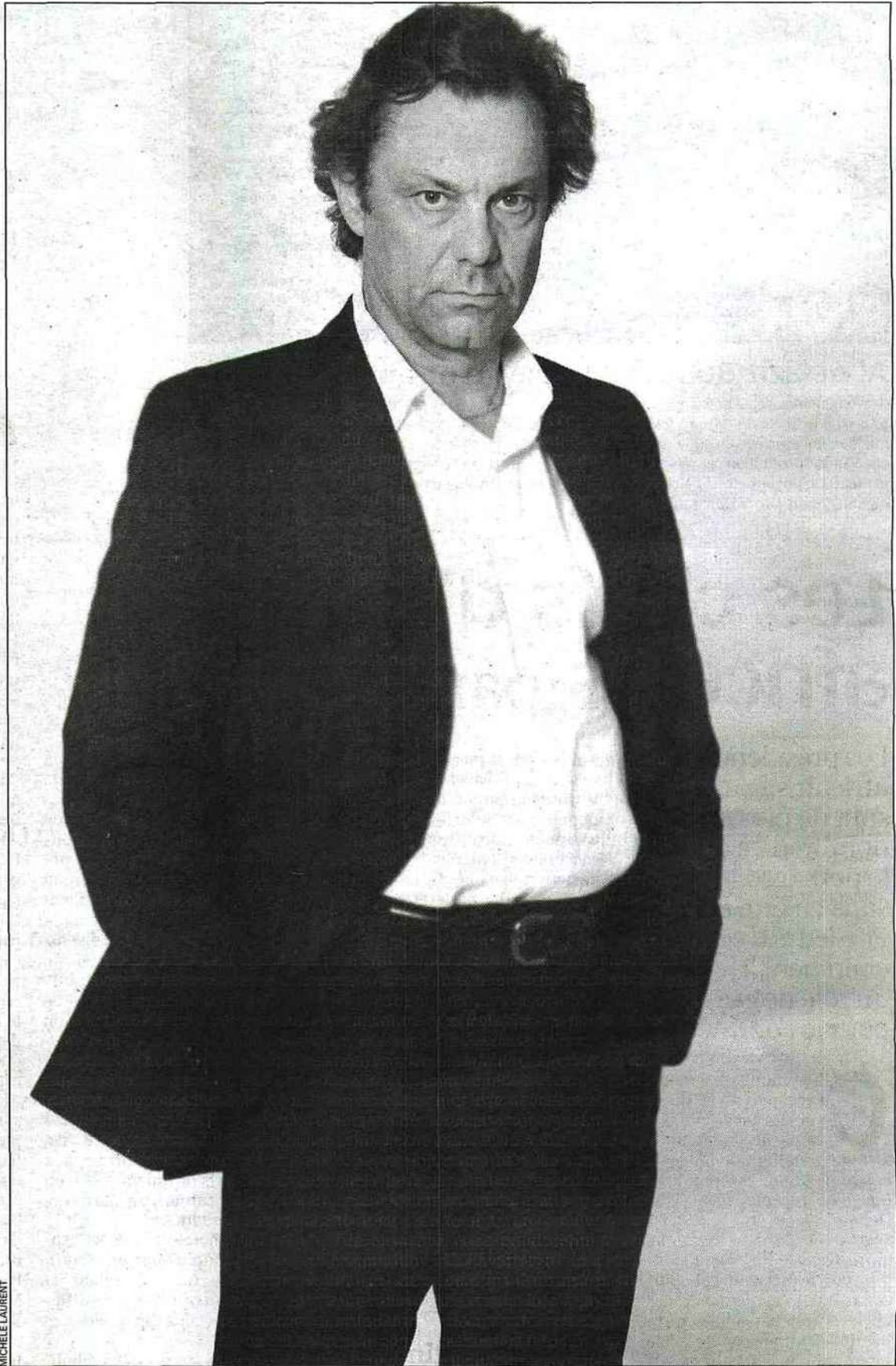
Son héritage, c'est l'art de la pantomime et Charlie Chaplin, car « le théâtre, c'est d'abord un langage du corps ». Le sien est son propre instrument de travail, qu'il va mettre encore à rude épreuve au long de son marathon parisien : six spectacles en alternance, de près de trois heures. L'âge lui a commandé la nécessité de doser ses efforts. Gageure pour celui qui refuse tout « coach », hormis Véronique, sa femme, mentor et productrice, et préfère toujours « la marche à la course, nager en eau vive que dans un bassin fermé ». Le temps qui passe lui procure une sorte de vertige et accentue ses angoisses de toujours. « Parfois, je dis à mon attaché de presse qu'il devrait avoir pitié de moi quand je crie. Cela veut dire que j'ai une peur épouvantable ! »

À la fin des années 1970, après le Théâtre du Soleil, il lui fallut affronter un nouvel échec d'expérience collective avec *Lorenzaccio* et l'Atelier théâtral de Louvain-la-Neuve, en Belgique. Éternel dilemme caubérien : son aventure solitaire l'a libéré, lui a apporté le succès dont il se nourrit tout en l'enfermant sur lui-même. À l'automne dernier, sous la direction de Frédéric Schoendoerffer, il a retrouvé les plateaux de cinéma qu'il avait délaissés depuis le diptyque pagnolesque d'Yves Robert. Mais peut-il arrêter vraiment de se raconter ?

L'épuisement physique et mental a mis fin à l'écriture d'un épilogue qu'il devait présenter en juillet au Théâtre du Chêne noir à Avignon, chez son ami Gérard Gélas. « Je ne pouvais plus bouger », confie-t-il en un improbable aveu pour cet ogre à l'énergie stupéfiante. Cependant, il semble bien que le dernier opus soit prêt. Pour un ultime tour de piste ? « Je ne le ferai que si j'ai la conviction profonde de sa nécessité... »

BRUNO BOUVET ET ROBERT MIGLIORINI

L'Homme qui danse, ou la vraie danse du diable, comédie fantastique en six épisodes. En alternance jusqu'au 30 décembre au Théâtre du Rond-Point à Paris. Possibilité d'acheter un passeport pour les six spectacles (14 € par soirée). Rés. : 01.44.95.98.21. Sortie en DVD d'*En plein Caubère*, d'Anne-Laure Brénéol, le 30 septembre, et du coffret *La Belgique* (deuxième partie du *Roman d'un acteur*), cinq spectacles de Bernard Dartigues, tous disponibles aux Éditions Malavida.



Philippe Caubère : «Le théâtre, c'est d'abord un langage du corps.»

CONTREPOINT Bernard Dartigues, cinéaste

« Le portrait de l'humanité tout entière »

« **P**hilippe est un animal qui me fascine, et peut-être que je le filme pour essayer de comprendre pourquoi... Son impudeur, sa capacité à exprimer ses sentiments avec une franchise extraordinaire me stupéfient, moi le pudique! Il possède un talent unique d'acteur: qui d'autre peut jouer sur scène un match de badminton en double alors qu'il est tout seul sur le plateau? Bien sûr qu'il est égo-centrique! Comment peut-on jouer sa propre vie, entouré par 600 projecteurs et 1 000 spectateurs si on ne possède pas un

ego surdimensionné? C'est le propre des grands, de Louis Jovet à Michel Simon.

Il a cru sincèrement au travail d'équipe mais il a enduré des cassures psychologiques, connu des déceptions qui l'ont poussé au travail solitaire. Il est le seul à faire le portrait de l'humanité tout entière: on peut comprendre qu'il ait besoin de se mettre dans des états de grande violence pour y parvenir. Chacun de ses spectacles est un passage de l'adolescence à l'âge adulte. C'est un perfectionniste permanent qui ne s'économise pas et ne tolère pas que les autres le fassent:

s'il doit se jeter quarante fois par terre pour une scène qu'il répète, il le fait! Nous avons en commun l'exigence des artisans dont la réussite repose sur des bases fragiles, sans le soutien de quiconque. Dans un isolement quasi total.

Il vit actuellement une période douloureuse parce qu'il sent bien qu'il arrive au bout de son aventure, avec ce spectacle à Paris. Il sait qu'il ne va re-improviser sa vie. Il a écrit un épilogue à son spectacle mais pour l'instant, il ne le joue pas. De toute façon, je suis persuadé qu'il peut faire autre chose. »

RECUEILLI PAR B. B.

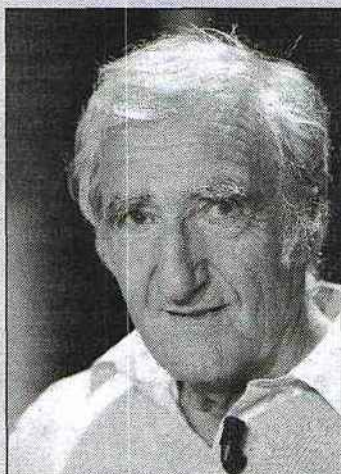
**« Pour se consoler,
ma mère disait que j'étais
le curé du théâtre et elle
n'avait pas complètement tort.
Je crois qu'il y a une inspiration
spirituelle dans mon travail.
Et n'allez pas penser
que je dis ça parce que
je m'adresse à "La Croix"... »**

Coups de cœur

► Dédicace

En avant !
Philippe Caubère

► Serge Rezvani



BERTRAND GUAY/AFP

« Il est à la fois notre Boris Vian et notre plus grand romancier français oriental. Je l'adore particulièrement parce qu'il a écrit deux fois la même histoire, celle de sa vie, la première fois dans *Les Années-lumière* et *Les Années-Lula*, et la deuxième dans *Le Testament amoureux*. Pourquoi ? Pour écrire plus simple. »

► André Suarès

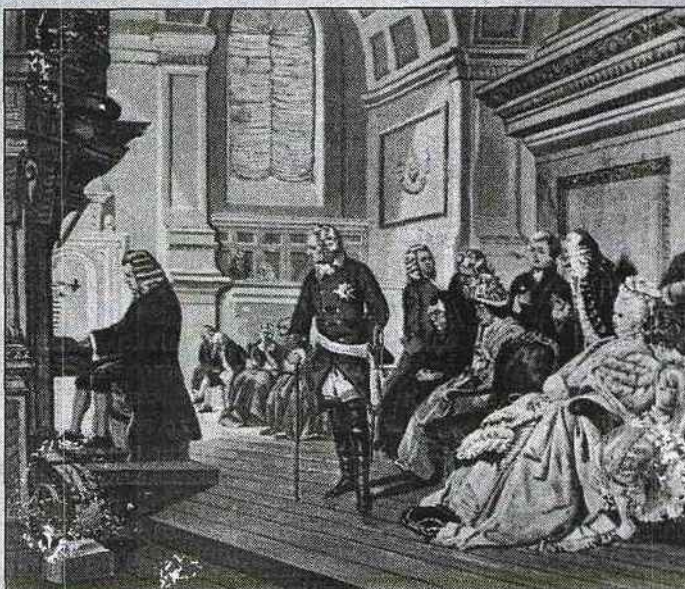
« L'un des plus grands écrivains français du XX^e siècle, l'un de ses plus grands génies, égal de Proust, de Gide ou de Céline, mais resté, lui, scandaleusement, tragiquement méconnu. Sur sa tombe est écrit :

*"Laissez-moi, loin de toute route
Si seul que j'ai toujours vécu,
Que le ciel et le vent écoutent
Mon silence de grand vaincu."*

► Jean-Paul Dubois

« J'adore son œuvre. Il est notre plus grand romancier français. Elle est vraie, drôle et désespérée. Et il est né en 1950, comme moi. C'est l'œuvre, la seule, de notre génération. »

► Bach



« J'adore son œuvre, parce qu'elle me calme lorsque je suis triste ou angoissé. Et qu'elle me sauve quand j'ai envie de mourir. »

► Véronique Coquet

« J'adore le rire et la joie de vivre de ma compagne et productrice quand elle affronte, nue, les vagues de l'océan Atlantique. »